



Genre

Drame historique

Adapté pour les niveaux

À partir de la 1^{ère}

Disciplines concernées

Histoire · Géographie
· EMC · Espagnol



Un film de **Ciro Guerra** et **Cristina Gallego**

Colombie/Mexique/Danemark/
France · 2018 · 2h05

Dans les années 1970, en Colombie, une famille d'indigènes Wayú se retrouve au cœur de la vente florissante de marijuana à la jeunesse américaine. Quand l'honneur des familles tente de résister à l'avidité des hommes, la guerre des clans devient inévitable et met en péril leurs vies, leur culture et leurs traditions ancestrales. C'est la naissance des cartels de la drogue.

Scénario Maria Camila Arias & Jacques Toulemonde
Productrices Katrin Pors & Cristina Gallego – **Avec** Carmiña Martínez, Jose Acosta, Jhon Narvaez, Natalia Reyes...

Les Oiseaux de passage

Fresque familiale sur la naissance des cartels de drogue en Colombie, **Les Oiseaux de passage** offre un regard inédit sur les racines du narcotrafic et des violences qui en découlent, en reprenant les codes des grands films de mafia, transposés ici chez les indiens Wayú..

Première incursion dans le cinéma de genre pour **Ciro Guerra**, **Les Oiseaux de passage** s'inscrit dans le prolongement de ses précédents films. Co-réalisé avec **Cristina Gallego**, le film s'attaque à la notion de mythe dans une réflexion renouvelée sur les peuples originaires d'Amérique latine. Dans la connexion que le film opère entre ceux-ci et la construction des cartels de drogue réside une analyse historique sur les fondements d'un pays, la Colombie. La valorisation de valeurs familiales fortes, de rites intangibles et de codes d'honneur, renvoient spontanément aux films de mafia. Le film déroule son récit en cinq actes à cheval sur les années 70 et 80, il vient raconter la *bonanza marimbera*. C'est-à-dire la période d'exportation de cannabis aux États-Unis, particulièrement du désert

de la Guajira. En racontant ce phénomène circonscrit dans le temps et l'espace, le film dit beaucoup des évolutions de la Colombie et de sa situation aujourd'hui. La dramaturgie est une des forces de cette œuvre dense, et elle prend d'autant plus d'importance dans son désir d'opérer à un travail de mémoire, pour le public colombien notamment. Le film frappe dans sa totale appréhension des différents codes, dans sa mise en valeur d'une ethnie, dominante en Colombie, et de ses systèmes de hiérarchie (matriarcat, respect du messager...) qui viennent se fondre et se confronter à la logique capitaliste du narcotrafic. Pour les élèves, il détaille le processus de développement d'une économie illégale très lucrative (au cœur des relations Nord/Sud) avec l'émergence des violences qu'elle déclenche. ¶

L'histoire violente de la Colombie

« La Colombie est un pays dont l'histoire a été effacée de la mémoire de ses citoyens », c'est le constat que dresse Ciro Guerra et qui a conduit à la réalisation d'une œuvre qui se veut mémorielle : « avec ce film, on a voulu créer un outil de reconstruction de notre histoire », de quoi alimenter une réflexion sur l'histoire récente de la Colombie et la construction des cartels. Pour le sociologue colombien Alvaro Camacho Guizado, « le narcotrafic est l'un des éléments qui a le plus contribué à modeler la société colombienne actuelle, conjointement à l'existence des guérillas »¹. Il faut d'abord revenir aux années 1930 pour comprendre la société colombienne et le développement progressif du narcotrafic. Il est évidemment possible de remonter encore plus en amont dans le temps pour trouver les racines profondes de la violence, et notamment la Guerre des Mille Jours qui oppose libéraux et conservateurs dans un conflit sanglant (100 000 morts) entre 1899 et 1902. À la suite de cet épisode, après un règne sans partage du parti conservateur entre 1886 et 1930, le président Enrique Olaya Herrera, candidat du parti libéral, est élu. Il doit gouverner un pays marqué par une Constitution conservatrice et centralisatrice (datant de 1886, avant laquelle la Colombie était un État fédéral), et où le secteur économique jouit d'une grande autonomie vis-à-vis de l'État (à la différence des autres pays d'Amérique latine). Si le syndicalisme est naissant, la puissance économique contrôle le pays, déjà fortement marqué par les pouvoirs politiques locaux et structuré par le clivage bipartisan. Dans sa lignée, le président Alfonso López Pumajero (au pouvoir de 1934 à 1938) entreprend une réforme agraire en 1936 (« loi 200 ») qui s'inscrit dans le cadre du mouvement de « la révolution en marche » dont il était l'initiateur. Celle-ci doit permettre l'expropriation de terres privées pour les offrir à ceux qui les travaillent. De nombreuses autres réformes sociales sont entreprises par ce gouvernement, progressiste et réformateur, mais Pumajero reste un membre de l'élite critiquée. Face à lui, Jorge Eliécer Gaitán crée une fraction dissidente du parti libéral en 1933. Orateur de



talent, il a fait ses armes lors de la grève de 1928 au Magdalena contre United Fruit où il défend les droits des travailleurs. Il intègre le parti libéral en 1936, et devient tour à tour maire de Bogotá, ministre de l'éducation puis leader du parti. Favori des élections de 1950, il est assassiné à Bogotá, le 9 avril 1948. La nouvelle provoque la consternation dans la population et conduit immédiatement à une immense émeute, le « Bogotazo », qui se traduit par un saccage de la capitale, une grande peur sociale, et l'ouverture d'une nouvelle période sanglante, celle de la « Violencia »².

Quinze ans de conflit vont suivre et causer la mort de plus de 200 000 Colombiens, pendant lesquels le parti conservateur au pouvoir réprime toute forme de contestation. Le parti libéral résiste, des guérillas s'organisent sous influence communiste. En 1953, une dictature de salut public dirigée par le général Rojas Pinilla est installée avec l'assentiment des partis et des élites. La plupart des guérillas libérales rendent les armes en échange d'une amnistie, d'autres refusent et se replient dans des « zones d'autodéfense ». Quatre ans plus tard, parti libéral et parti conservateur décrètent un accord de « front national » qui, sur une base de réforme constitutionnelle, instaure le principe d'alternance entre les deux partis. La paix civile est obtenue par l'usage fréquent de l'état de siège. Au début des années 1960,



le pays se modernise et l'économie de la Colombie prospère grâce à des réformes libérales et une ouverture au marché continental et mondial. Une nouvelle réforme agraire est mise en place en 1961 par Lleras Camargo, dans un but de justice sociale et de redistribution des terres, avec la création de l'INCORA, institut national en charge de la gestion des terres. Si l'économie se porte bien, la société civile gronde contre le « front national », excluant toute alternative au dualisme partisan colombien. En 1968, sous la présidence libérale de Lleras Restrepo qui lutte pour l'apaisement et contre la corruption et l'inflation, une réforme constitutionnelle annonce la fin du « front national » pour 1974. En tentant de prolonger les réformes agraires de 1961, Lleras Restrepo se heurte à des oppositions paysannes (« usuarios campesinos » – ANUC) auxquelles s'associent les guérillas.

« Les années 1960 se caractérisent donc par un double mouvement. D'une part, la société semble s'apaiser et l'économie, décoller. D'autre part, la contestation se réorganise sous des formes porteuses d'une nouvelle violence et de nouveaux désordres.³ » La répression des « républiques indépendantes » (bastions armés issus de la Violencia) donnera naissance au mouvement des FARC (Forces armées révolutionnaires de Colombie). La même année en 1964 sera fondée l'ELN (Éjército de Liberación Nacional) dans le sillage de la révolution castriste et inspirée par la théologie de la libération (on pourrait aussi évoquer la naissance de l'EPL, Éjército Popular de Liberación, issu d'une scission du parti communiste ; et la création de la guérilla du M19 après les élections de 1970 et l'échec du mouvement populiste du général Rojas Pinilla). Les grands bouleversements internationaux s'inscrivent donc aussi sur le territoire colombien. Au début des années 1970, marqué par la fin du « front national », le nouveau gouvernement conservateur abandonne les idéaux réformistes précédemment avancés et entraîne le développement de la culture de marijuana (*bonanza marimbera*). « Le « pacte de Chicoral » entre les partis et les représentants des grands propriétaires met fin à

l'idée de redistribution et relativise autant que possible le rôle de l'ANUC. Cette contre-réforme agraire est probablement l'une des causes du développement des cultures de marijuana au cours des années 1970 qui apparaît comme une solution rétributrice pour une partie de la paysannerie. Tout au long de la décennie, cette culture se répand, notamment dans les contreforts de la côte Atlantique, commençant à produire des conséquences délétères sur l'économie et sur la société. Sur le plan économique, cette source d'exportations illégales produit une série d'effets pervers en favorisant l'inflation et le blanchiment d'argent. Sur le plan social, la corruption gagne du terrain et va progressivement avoir des effets sur la politique.⁴ »

¹ « Narcotrafic : mutations et politique », *Problèmes d'Amérique latine*, vol. 83, n° 1, 2012, p.65.

² Jean-Michel Blanquer, *La Colombie*, Presses Universitaires de France, 2017. Chapitre 3, I. « De la crise de 1929 à la Violencia ».

³ et ⁴ Jean-Michel Blanquer. *La Colombie*. Chapitre 3, II. « Le front national (1958-1974), ou le feu sous la cendre ».



PORTRAIT

Le travail de **Ciro Guerra & Cristina Gallego**

S'il fait une première apparition au Festival de Cannes en 2009 avec un road-trip pédestre arpentant déjà la Guajira (**Les Voyages du vent**), c'est son troisième long-métrage, **L'Étreinte du serpent**, qui a révélé **Ciro Guerra** aux yeux du public français en 2014. Ce film historique retrace le voyage d'un explorateur hollandais à travers l'Amazonie au début du XX^e siècle. **Ciro Guerra** offre une plongée hypnotique dans la forêt amazonienne, depuis les eaux du fleuve Amazone. Changement radical d'ambiance et d'environnement pour **Les Oiseaux de passage**, de la contemplation à la violence, de la jungle au

désert, pour raconter la *bonanza marimbera*. Pour **Ciro Guerra** « c'est un film noir, un film de gangsters. Mais il peut aussi être à la fois un western, une tragédie grecque et un conte de **Gabriel Garcia Marquez** ». Cette pluralité stylistique traduit la nature inédite de ce récit historique et romancé, qui a tout d'un grand film de mafia américain, mais par son sujet et son traitement est une œuvre colombienne à part entière. Ce qu'explique **Cristina Gallego**, co-réalisatrice du film (et productrice de tous les films de **Guerra**) : « La culture que nous décrivons dans le film, les Wayùu, a des codes qui ne sont pas très éloignés



de ceux des gangsters. C'est un genre qui plaît beaucoup autour du monde mais que notre histoire s'est souvent interdit. En Colombie, on a du mal à s'en emparer à cause des ravages de notre histoire récente. »



1



2



3



4

Les Wayùu

LA CULTURE WAYÛU, SOCIÉTÉ MATHÉRIALE

Le film s'ouvre sur les paroles, en wayùunaiki, d'Úrsula qui explique à sa fille Zaida les valeurs de la famille : « *La grand-mère, la mère, l'oncle, le neveu, et le petit-fils, sont représentés par les doigts d'une main, pour que le Wayùu n'oublie pas ses origines* ». Les différents personnages principaux sont annoncés, et le rôle central de la matriarche est mis en avant. Cela se poursuit tout au long du film où Úrsula fait figure d'alter ego féminin du parrain des films de Coppola, elle qui déclare : « *Je suis capable de tout pour ma famille et mon clan* » et le prouve. Les apparitions de la grand-mère dans des séquences de rêve accentuent également le rôle prégnant des figures féminines. Car en effet, les Wayùu ont fondé une société basée sur le matrilineage¹, même si l'oncle maternel est considéré comme le chef du village. Cette ethnie indienne de la Guajira dispose de nombreuses autres caractéristiques qui lui sont propres, notamment en raison de la non colonisation de la région (voir encadré).

Parmi les populations amérindiennes des basses terres tropicales de l'Amérique du Sud, les Wayùu font figure d'exception. Ils sont très nombreux (300 000) et sont les seuls autochtones à pratiquer l'élevage extensif. Ils ont adopté des animaux domestiques au moment de la Conquête, et n'ont pas domestiqué des animaux sauvages de la région. Le pastoralisme joue pour

eux un rôle économique (moins grand qu'autrefois cependant) et cosmogonique. S'ils laissent le gibier tranquille et n'ont qu'une très faible activité de chasse, c'est surtout parce que les esprits du gibier sont des personnages redoutés. C'est donc un peuple d'éleveurs (500 000 têtes de bétails dans les années 1980-1990). L'animal central étant aujourd'hui la chèvre comme l'illustrent le premier plan sur un troupeau de chèvres et le berger chantant (image 1), ainsi que l'un des plans de la fin où Rapayet et son fils traitent une chèvre après s'être enfuis (image 2).

Une autre de leur caractéristique originale vis-à-vis des autres Amérindiens : leur régime d'échange est fondé sur l'hétérosubstitution². Par exemple, une personne peut être échangée contre des richesses, dans le régime matrimonial (ex. la dote de Zaida) comme dans la vendetta, où le prix du sang peut être racheté (comme tente de le faire Rapayet avec Ánibal). En revanche, ce n'est pas possible pour un « étranger » (« *Un étranger a versé du sang, il doit payer par le sang* »), c'est pourquoi Rapayet est contraint de tuer Moisés.

Si l'on revient aux liens qui unissent les Wayùu et les animaux sauvages (sans rentrer dans les distinctions entre animisme et totémisme), on peut constater que chacune des apparitions animales est interprétée comme un signe, ce sont souvent des yolujas, des esprits de défunts errants. Comme ce grand oiseau, proche du héron, qui accompagne Rapayet à la suite du meurtre de Moisés (image 4) et qui foule à plu-

sieurs reprises un tapis traditionnel. D'autres sont moins funestes et simplement synonymes de danger comme l'oiseau *ischoo* (image 3). Le titre, en espagnol **Pajaros de verano**, met en avant les oiseaux – qui sont donc des animaux très importants pour les Wayùu. Ils font partie de leur conception du monde et de leur interprétation. Mais le mot *pajaro* a une autre signification selon Ciro Guerra, datant des années 1950 en Colombie, et qui veut dire « un homme avec un fusil »...

LA GUAJIRA, TERRE ANCESTRALE DES WAYÛU

Lors de l'assemblée des messagers, réunie suite à la mort de Peregrino, l'une d'entre eux s'exprime au sujet de la Guajira [1h34'20] : « *La Guajira a toujours été notre territoire. Nous l'avons toujours défendu avec honneur et courage quand c'était nécessaire. Nos ancêtres l'ont défendu contre les pirates, contre les Anglais, contre les Espagnols, et les gouvernements qui voulaient nous le voler et nous soumettre. Ce n'est pas un territoire étranger, c'est celui de nos ancêtres. On ne laissera pas ces trafiquants d'herbe y répandre la violence.* ». Cette zone de l'Amérique latine, si elle a été découverte par Alonso de Ojeda en 1498, n'a jamais totalement été sous contrôle espagnol, et la Sierra Nevada et le nord de la Guajira ont toujours échappé au contrôle étranger. Le XVIII^e siècle est marqué par de nombreuses rébellions des Wayùu (dont la plus célèbre est le soulèvement victorieux de 1769). Ces amérindiens posent problème aux Espagnols car ils savent monter à cheval

et utiliser des armes à feu. En 1718, le gouverneur Soto de Herrera aurait d'ailleurs eu ces mots à leur propos, les qualifiant de « *barbares, voleurs de chevaux, méritant de mourir, sans dieu, sans loi et sans roi*³ ».

La Guajira a toujours connu une certaine autonomie depuis, cultivant cette image authentique et ayant vécu dans un territoire à l'écart des grandes voies de circulations terrestres, bien qu'elle soit devenue un département de la Colombie en 1964.

LES PERSONNAGES DU FILM, PILIERS DES COUTUMES WAYÛU

ÚRSULA (image 5) : la mère, responsable des Pushaina et véritable figure d'autorité. Très attachée aux rites et croyances, elle a deux enfants : Zaida & Leonidas.

ZAIDA (image 6) : la fille, elle ouvre le film : après son isolement, elle se marie avec Rapayet. Ils ont deux enfants.

PEREGRINO : le messager, est une figure très importante et respectée dans la hiérarchie Wayùu.

RAPAYET (image 7) : le neveu de Peregrino et prétendant de Zaida, il s'associe avec Moisés pour monter le commerce de marihuana.

MOISÉS : l'associé de Rapayet, il n'est pas Wayùu. Avide, il est le fauteur de troubles et l'élément perturbateur du récit.

ANÍBAL : cousin et fournisseur de Rapayet, il vit dans les montagnes et s'est

éloigné des rites Wayùu.

LEONIDAS : petit-fils et héritier, c'est le chien fou du clan et aussi le fils protégé d'Úrsula, il assume avec difficulté son identité Wayùu et a du mal à respecter les traditions.

LE CLAN PUSHAINA, UNE AVENTURE MAFIEUSE TRAGIQUE

De nombreux codes d'honneur viennent régir les rapports entre les personnages, comme dans un film sur la mafia. Úrsula fait ainsi répéter un code d'honneur à sa fille en début de film : « *S'il y a la famille ... Il y a le prestige. S'il y a le prestige ... Il y a l'honneur. S'il y a l'honneur ... il y a la parole. S'il y a la parole ... il y a la paix.* » Cette importance de la parole est incarnée par la figure du messager. Comme le dit Cristina Gallego : « *Il existe un personnage, le palabrero, avec un rôle similaire de celui du consigliere dans la mafia* ». En wayùunaiki, il s'appelle le pütchipü et son importance est constamment rappelée dans le film. Lors du deal qui tourne mal avec les Américains, Rapayet rappelle à Moisés « *Le dialogue, ça existe, Moncho* ». Ce dernier lui répondant : « *Envoie un messager aux States, alors* ». Puis quand Rapayet s'adresse au yoluja correspondant au défunt Moisés : « *Je t'ai tué parce que tu ne respectais pas la parole* ».

Peregrino, l'oncle de Rapayet et messager, le rappelle lui-même avant de mourir : « *Tu ne peux pas tuer un messager. Si tu tues la parole, tu offenses la loi la plus*

sacrée des Wayùu ».

Ces nombreux assassinats et meurtres sont annoncés dès le début du film par la litanie prophétique du vieux berger, annonçant les malheurs qui vont s'abattre sur la famille de Rapayet (cf. Pistes pédagogiques). Le registre de la tragédie est très développé, notamment par le chapitrage en cinq actes (cf. Pistes pédagogiques). On peut aussi retrouver des références à la mythologie, tout autant qu'aux textes bibliques – en ouverture et en clôture du film. Au début, telle Pénélope attendant le retour d'Ulysse, Zaida est restée longtemps isolée et remet un tapis qu'elle a tissé, qui lui a permis de devenir femme. Elle prend alors son envol, dans une danse frénétique – la *yonna*. Quand le générique de fin démarre, la musique s'arrête pour laisser place à l'orage et au déluge. La pluie qui se déverse de manière sonore est un signe de cette malédiction annoncée, comme un châtiment divin que Rapayet avait vu venir : « *Nous avons perdu notre âme, plus rien ne nous protège* ».

¹ Cette grand-mère que Zaida aperçoit en rêve est probablement l'ancêtre dont tous les membres des Pushaina (clan d'Úrsula) se considèrent comme les descendants en ligne utérine (par les femmes uniquement).

² Cf. Cours de Philippe Descola au Collège de France sur les Wayùu.

³ Article de Barrera Monroy dans *Credencial Historia* n°6, cf. Références.



5



6



7

SÉQUENCE-CLÉ [17:10-20:30]

Les racines du mal

Au début du film, Rapayet a appris le montant faramineux de la dot qu'il doit fournir s'il veut se marier avec Zaida. Il travaille donc d'arrache-pied pour réunir la somme, en compagnie de son ami Moisés. Les deux déchargent un camion, ils livrent du café à un petit commerce. C'est une tâche rude, sous un soleil de plomb. La livraison terminée, Rapayet aperçoit trois Américains, les cheveux longs, qu'on suit déambulant entourés d'un groupe d'enfants lors d'un long panoramique. Les Américains apparaissent pour la première fois dans le film, comme des membres des *Peace Corps*¹ aux intentions finalement peu louables, comme le commente le tenancier du bar : « *Ces gringos font partie du Corps de la paix. Il paraît qu'ils combattent le communisme. En fait, ils sont là pour la marijuana* ». Puis, on voit en plongée Rapayet et Moisés qui s'installent pour boire un coup. Moisés veut recommander une bouteille, mais Rapayet s'inquiète pour l'argent. Moisés le rassure en lui affirmant qu'ils en ont gagné assez, Rapayet n'est évidemment pas d'accord car il économise pour la dot. Les Américains arrivent, achètent des cigarettes au comptoir et demandent « de la otra ». César, le tenancier, les informe qu'il n'en a pas puis sert une deuxième bouteille aux deux camarades d'infortune. Rapayet lui demande quand partent les « gringos » et assure pouvoir trouver la marijuana qu'ils recherchent. Moisés se moque de lui : « *Tu la caches où ? Sous la jupe que tu mets parfois ?* », tournant ainsi en dérision les tenues Wayùu et les rites associés. César s'adresse tout de même aux Américains pour leur signaler qu'il a trouvé ce qu'ils recherchent. Après une ellipse qui occulte le dialogue autour de l'échange, le plan suivant s'attarde sur les cartes anti-communisme des *Peace Corps* (on peut y lire « *DI NO AL COMUNISMO* »). Puis Peter, l'Américain, sert la main de ses deux interlocuteurs en leur disant que Bill va être content, et en partant rappelle à nouveau à Rapayet « *souvenez-vous, dites non au communisme* » en lui tendant une carte, comme pour lui signifier la raison première de sa présence en Colombie. Moisés s'exclame : « *Le communisme, jamais ! Vive le capitalisme, bordel !* » Une fois Peter et sa copine partis, on comprend alors que

Rapayet a accepté de fournir 50kg de marijuana à 200 pesos la livre, qu'il compte acheter en réinvestissant l'argent issu du commerce de café. Et de dire à son tour : « *Vive le capitalisme, vieux* ». On apprend plus tard dans le film que la livre de café s'achète douze pesos, et que Rapayet achète la livre de marijuana cinquante pesos à son cousin Ánibal : c'est en effet, une source de profits énormes. Cette scène est l'élément déclencheur de tout le narcotrafic qui suivra dans le film, et il n'est pas anodin que les réalisateurs aient associé le commerce de marijuana à la présence des *Peace Corps* américains. C'est une hypothèse qui fait historiquement débat mais qu'on peut retrouver dans le livre de Juan Gabriel Vásquez, *Le bruit des choses qui tombent*, au grand dam des Américains qui s'en offusquent dans les forums d'anciens *Peace Corps*. Il s'agit néanmoins d'une autre influence que les États-Unis ont pu exercer sur certains pays d'Amérique latine, à travers ce corps de « missionnaires laïcs » envoyés

pour lutter contre le développement du « péril rouge ». Au cœur du film, c'est le démarrage d'un engrenage infernal. Quelques scènes plus tard, quand Rapayet et Moisés livrent la drogue sur une plage paradisiaque à des Américains qui festoient, leurs réflexions sont significatives. Moisés déclare « *La marijuana, c'est le bonheur du monde* », ce à quoi répond, de manière quasi-prophétique, Rapayet : « *Leur bonheur à eux* ». C'est à ce moment qu'apparaît Bill : « *On travaille dans l'export. Votre produit m'intéresse beaucoup* ». C'est le point de départ de la *bonanza marimbera*², qui connaîtra son apogée au cours de la décennie 1970. Les « vive le capitalisme » lancés par les deux associés lorsqu'ils acceptent le juteux marché prendront tout leur sens par la suite. Se multiplieront les 4x4, les avions, la corruption, les maisons au milieu du désert... Jusqu'à la destruction totale du modèle clanique initial.

¹ Fondés par le président américain John Kennedy en 1962, les Corps de la paix (*Peace Corps*) sont les coopérants envoyés par les États-Unis dans les pays du tiers-monde.

² La *marihuana* est également appelée « marimba ».



Un découpage tragique rythmé par des chants prophétiques

Le film est découpé en cinq actes qui viennent rythmer cette tragédie :

[14:08] CANTO I : HIERBA SALVAJE 1968

[31'] CANTO II : LAS TUMBAS 1971

[59'] CANTO III : LA BONANZA 1979

[1:25:50] CANTO IV : LA GUERRA 1980

[1:46:18] CANTO V : EL LIMBO

Et au sein de ce chapitrage funeste, de nombreux chants commentent le sort des personnages.

Ceux du vieux berger :

- N°1 - [2'] « Je suis le berger qui chante les jayeechis. J'ai chanté l'adieu aux morts et le souvenir des guerres. J'ai chanté pour amener les vents et raconter l'amour. Ma mémoire faiblit. Avec elle, mes chants et mes histoires disparaîtront. Avant que mes traces ne s'effacent, je veux rappeler avec mon chant : l'amour, la tristesse, la richesse et la douleur. De cette famille qui s'est détruite elle-même. C'est l'histoire de Rapayet, issu d'une lignée de guerriers. Orphelin très tôt, il fut élevé par des étrangers. En cet endroit où la famille compte plus que tout. »

- N°2 - [31'] « Wayüu, tu partages à présent un hamac. Ton chemin est simple et joyeux. Úrsula t'a accepté dans la famille. Te voilà parmi les Pushaina. Pourtant, tu vas devoir prouver qui tu es. Il est facile de faire en sorte que la famille s'agrandisse. Le plus difficile c'est de la maintenir unie. »

Celui d'une femme qui chante aux deuxièmes funérailles de Gabriel et donne le ton amer de cette « bonanza » :

- N°3 - [1:07:20] : « C'est le moment où les morts reviennent. Le moment de comprendre ce qui s'est passé. Comprendre pourquoi ils sont partis. Comprendre le message qu'ils nous apportent. C'est le moment pour nous d'écouter ce qu'ils ont voulu nous apprendre à travers leur mort absurde. Une mort causée par une ambition aveugle. Maintenant que nous t'exhumons pour t'emmener dans ta dernière demeure, permets-nous de nous taire, d'écouter et de comprendre pourquoi tu nous as quittés comme ça. Ne soyons pas aveugles, ne soyons pas sourds. Qu'aucun or ne brille plus que notre esprit. Qu'aucun bruit ou coup de feu ne résonne plus que ta voix. »



Et à nouveau le vieux berger pour conclure le récit :

- N°4 - [1:52] « C'est en voyant cette bergère Wayüu sans expérience qui ignorait le savoir de ses ancêtres et errait seule dans le désert que j'ai appris cette histoire. Celle d'une herbe sauvage qu'on a crue salvatrice et qui a détruit comme une nuée de sauterelles. Elle s'est transformée et la convoitise ne l'a plus quittée. Une grande bête wanulü s'est alors réveillée. Son ombre s'est répandue sur le monde. Si seulement nous avions écouté les rêves et les voix des morts ! Des vents violents approchent et effaceront nos traces sur le sable. Je chante pour que nul n'oublie ce que le vent d'été efface. Pour que les oiseaux chantent cette histoire. Et qu'elle demeure à jamais dans les rêves et la mémoire. »

Nous rajoutons à ces litanies, le texte des *Oiseaux de passage*, chanson interprétée par Georges Brassens et écrite par Jean Richepin.

- N°5 : « Regardez les passer, eux / Ce sont les sauvages / Ils vont où leur désir / Le veut par-dessus monts / Et bois, et mers, et vents / Et loin des esclavages / L'air qu'ils boivent / Ferait éclater vos poumons / Regardez les avant / D'atteindre sa chimère / Plus d'un l'aile rompue / Et du sang plein les yeux / Mourra. »

QUESTIONS :

LE CHAPITRAGE

- Comment interprétez-vous le découpage en cinq chapitres ? Quel rapprochement peut-on faire avec le monde du théâtre et les codes de la tragédie ?
- Traduisez les titres de chacun des « cantos » et interprétez-les.
- Décrivez les enjeux des ellipses dans la narration et la réalisation de ce film (vieillesse des personnages, évolution de la fortune des familles, changement de style vestimentaire, de véhicules etc...)

LES CHANTS

- N°1 : Expliquez ce qu'est un *jayeechi* (chant guttural qui ressemble à un gémissement, typique des Wayüu). Qu'annonce ce premier chant ? En quoi est-il funeste ? Quelles informations nous donne-t-il sur le passé de Rapayet ?
- N°2 : À qui s'adresse-t-il ? Que dévoile-t-il de la position d'Úrsula ? Qui sont les Pushaina ?
- N°3 : Comment les morts peuvent-ils revenir dans la culture Wayüu ? À quels morts fait référence cette pleureuse ? Pour elle, quels sont les vices qui ont conduit les clans à ces drames ?
- N°4 : Qui est cette bergère Wayüu ? À quoi correspond l'herbe sauvage salvatrice ? Qui est wanulü ? (Dieu du mal, de la mort et la maladie chez les Wayüu) Comment peut-on rapprocher ce dernier chant du film à la volonté des réalisateurs ?
- N°5 : Quelles similitudes de ton ou de motifs trouvez-vous entre la chanson de Brassens et le film de Guerra & Gallego ? (violence, morts, oiseaux...)

Des références pour aller plus loin



Bibliographie

Romans

· **Juan Gabriel Vásquez**, *Le bruit des choses qui tombent*, Seuil, Cadre vert, 2012. Nouvelle voix importante de la littérature latino-américaine, Juan Gabriel Vásquez replonge dans cette fiction dans l'histoire violente de la Colombie. Remontant jusqu'aux années 1970, il évoque les débuts du commerce de la drogue et l'influence des Peace Corps américains.

Essais

· **Jean-Michel Blanquer**, *La Colombie*, Presses Universitaires de France, 2017. Ouvrage court, clair et précis qui offre une bonne synthèse de l'histoire politique de la Colombie en parcourant également la culture, la littérature, l'économie et l'actualité de ce pays moteur du continent latino-américain.

· **Roberto Saviano**, *Extra Pure*, Hors Série Connaissance, Gallimard, 2014. Un travail d'enquête et de réflexion sur le crime organisé qui nous convie à un voyage du Mexique à la Russie, de la Colombie au Nigeria, en passant par les États-Unis, l'Espagne, la France et, bien sûr, l'Italie : sur les traces de la cocaïne, le pétrole blanc.

Revues

· **Alvaro Camacho Guizado**, « Narcotráfico : mutations et politique », *Problèmes*

d'Amérique latine, vol. 83, no. 1, 2012, pp. 65-79. Cet article présente le développement du narcotráfico depuis ses débuts à la fin des années soixante, avec le commerce de la marijuana dans la Sierra Nevada de Santa Marta dans le nord du pays, jusqu'à la période contemporaine dominée par le trafic de cocaïne.

Filmographie

· **L'Étreinte du serpent**, Ciro Guerra, Colombie, 2014. Précédent film de Ciro Guerra, c'est une plongée dans l'Amazonie, dans un noir et blanc somptueux. On y retrouve la même attention à la nature vivante qui entoure les personnages, et la présence magnétique de tribus amérindiennes.

· **Les Condors ne meurent pas tous les jours**, Francesco Norden, Colombie, 1984. Classique du cinéma politique colombien, traitant sur le mode d'un film noir de la Violencia, période extrêmement sombre de la Colombie (1948-1960).

Jeune cinéma colombien

Une loi du cinéma a été votée en 2003 en Colombie, favorisant le développement d'une cinématographie locale. Voici quelques titres marquants : **Gente de bien** (2014) et **Litigante** (2019) de Franco Lolli, **La tierra y la sombra** (2016) de César Augusto Acevedo, **Alias Maria**

(2015) de José Luis Rugeles, **Los Hongos** (2014) d'Oscar Ruíz Navia. Sur les cinéastes issus de Cali : Cinémas d'Amérique latine, n°25, « cinéma colombien – CALIWOOD »

Série

· **Narcos**, créée par José Padilha, États-Unis, depuis 2015. Loin d'un simple biopic de Pablo Escobar, **Narcos** retrace la lutte acharnée des États-Unis et de la Colombie contre le cartel de la drogue de Medellín.

Ressources en ligne

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-cours-du-college-de-france/la-composition-des-collectifs-formes-dhybridation-45-les-Wayùu-partie-1>
<https://www.franceculture.fr/emissions/les-cours-du-college-de-france/la-composition-des-collectifs-formes-dhybridation-55-les-Wayùu-partie-2>

En rediffusion, deux parties d'un cours du Collège de France donné par l'anthropologue Philippe Descola (disciple de Claude Lévi-Strauss) qui s'attachent à étudier les Wayùu et leur rapport au monde non-humain, en opérant une distinction entre animisme et totémisme. À mettre en

relation avec les nombreux animaux présents dans le film.

<http://www.banrepcultural.org/biblioteca-virtual/credencial-historia/numero-6/la-rebelion-guajira-de-1769>

Article (en espagnol) tiré d'une revue d'histoire colombienne (Credencial Historia) qui revient sur la rébellion de la Guajira contre les Espagnols en 1769.

<https://www.facebook.com/FestivalculturaWayùu/>

La page Facebook dédiée au Festival de la culture Wayùu qui a lieu chaque année à Uribia, chef-lieu de la Guajira. Voici un article (en espagnol) pour saisir l'importance de cette fête en Colombie : <https://www.elheraldo.co/la-guajira/festival-de-la-cultura-Wayùu-la-fiesta-etnica-mas-grande-de-colombia-558956>

Malheureusement, le festival devait célébrer sa trentième édition en 2018 mais celle-ci a été annulée à cause des inondations qui ont touché la région.

https://www.liberation.fr/voyages/2019/06/07/la-guajira-met-la-gamme_1732449

Un article de voyage (en français) qui raconte la géographie de la Guajira en mettant en avant la rudesse de ses paysages et de la vie des Wayùu.

Ciné-dossier rédigé par Victor Courgeon, chargé du développement de publics jeunes, membre du groupe pédagogique du Festival du film d'histoire.